

3. LA PRUDENCE

André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

La politesse est l'origine des vertus ; la fidélité, leur principe ; la prudence, leur condition. Est-elle elle-même une vertu ? La tradition répond que oui, et c'est ce qu'il faut d'abord expliquer.

La prudence est l'une des quatre vertus cardinales de l'Antiquité et du Moyen Age^[1]. C'est la plus oubliée peut-être. Elle relève moins de la morale, pour les modernes, que de la psychologie, moins du devoir que du calcul. Kant déjà n'y voyait plus une vertu : ce n'est qu'amour de soi éclairé ou habile, expliquait-il, certes non condamnable, mais sans valeur morale et sans autres prescriptions qu'hypothétiques^[2]. Il est prudent de veiller à sa santé ; mais qui y verrait un mérite ? La prudence est trop avantageuse pour être morale ; le devoir, trop absolu pour être prudent. Il n'est pas sûr pourtant que Kant soit ici le plus moderne, ni le plus juste. Car le même en concluait que la véracité est un devoir absolu, en toutes circonstances (même, c'est l'exemple qu'il prenait, quand des assassins vous demandent si votre ami qu'ils poursuivent n'est pas réfugié dans votre maison) et quelles que soient ses conséquences : mieux vaut manquer à la prudence qu'à son devoir, fût-ce pour sauver un innocent ou pour se sauver soi^[3] ! C'est ce que nous ne pouvons plus accepter, me semble-t-il, faute de croire assez à cet absolu pour lui sacrifier notre vie, nos amis ou nos semblables. Cette éthique de la conviction, comme dira Max Weber, nous effraierait plutôt : que vaut l'absoluité des principes, si c'est au détriment de la simple humanité, du bon sens, de la douceur, de la compassion ? Nous avons appris à nous méfier aussi de la morale, et d'autant plus qu'elle se croit davantage absolue. A l'éthique de la conviction, nous préférons ce que Max Weber appelle une éthique de la responsabilité, laquelle, sans renoncer

1

2

aux principes (comment le pourrait-elle ?), se préoccupe aussi des conséquences prévisibles de l'action^[4]. Une bonne intention peut aboutir à des catastrophes, et la pureté des mobiles, fût-elle avérée, n'a jamais suffi à empêcher le pire. Il serait donc coupable de s'en contenter : l'éthique de la responsabilité veut que nous répondions non seulement de nos intentions ou de nos principes, mais aussi, pour autant que nous puissions les prévoir, des conséquences de nos actes. C'est une éthique de la prudence, et la seule éthique qui vaille. Mieux vaut mentir à la Gestapo que lui abandonner un juif ou un résistant. Au nom de quoi ? Au nom de la prudence, qui est la juste détermination (pour l'homme, par l'homme) de ce *mieux*. C'est morale appliquée, et que serait une morale qui ne s'appliquerait pas ? Les autres vertus, sans la prudence, ne pourraient que paver l'Enfer de leurs bonnes intentions.

Mais je parlais des Anciens. C'est que le mot est trop chargé d'histoire pour n'être pas sujet à équivoques, et d'ailleurs il a presque disparu du vocabulaire moral contemporain. Cela ne signifie pas que nous n'ayons plus besoin de la chose. 3 |

Regardons-y de plus près. On sait que les Latins traduisirent par *prudentia* la *phronèsis* des Grecs et, spécialement, d'Aristote ou des stoïciens. De quoi s'agit-il ? D'une vertu *intellectuelle*, expliquait Aristote, en ceci qu'elle a affaire au vrai, à la connaissance, à la raison : la prudence est la disposition qui permet de délibérer correctement sur ce qui est bon ou mauvais pour l'homme (non en soi mais dans le monde tel qu'il est, non en général mais dans telle ou telle situation), et d'agir, en conséquence, comme il convient^[5]. C'est ce qu'on pourrait appeler le bon sens, mais qui serait au service d'une bonne volonté. Ou l'intelligence, mais qui serait vertueuse. C'est en quoi la prudence conditionne toutes les autres vertus : aucune, sans elle, ne saurait ce qu'il faut faire, ni comment atteindre la fin (le bien) qu'elle vise. Saint Thomas a bien montré que, des quatre vertus cardinales, la prudence est celle qui doit diriger les trois autres^[6] : la tempérance, le courage et la justice ne sauraient, sans elle, ce qu'il faut faire, ni comment ; ce seraient vertus aveugles ou indéterminées (le juste aimerait la justice sans savoir comment, en pratique, la réaliser, le courageux ne saurait que faire de son courage, etc.), comme la prudence, sans elles, serait vide ou ne serait qu'habileté. La prudence a quelque chose de modeste ou d'instrumental : elle se met au service de fins qui ne sont pas les siennes et ne s'occupe quant à elle que du choix des moyens^[7]. Mais c'est ce qui la rend irremplaçable : aucune action, aucune vertu — en tout cas aucune vertu *en acte* — ne saurait s'en passer^[8]. La prudence ne règne pas (la justice vaut mieux, l'amour vaut mieux), mais elle gouverne. Or, que serait un royaume sans gouvernement ? Il ne suffit pas d'aimer la justice pour être juste, ni d'aimer la paix pour être pacifique : il y faut encore la bonne délibération, la bonne décision, la bonne action. La prudence en décide comme le courage y pourvoit. 4 |

Les stoïciens y voyaient une science (« la science des choses à faire et à ne pas faire », disaient-ils)^[9], ce qu'Aristote avait légitimement refusé puisqu'il n'est science que du nécessaire et prudence que du contingent^[10]. La prudence suppose l'incertitude, le risque, le hasard, l'inconnu. Un dieu n'en aurait pas besoin ; mais comment un homme pourrait-il s'en passer ? La prudence n'est pas une science ; elle est ce qui en tient lieu là où la science fait défaut. On ne délibère que là où l'on a le choix, que là, autrement dit, où aucune démonstration n'est possible ou suffisante : c'est alors qu'il faut vouloir, et non seulement la bonne fin, mais les bons moyens qui y mènent ! Il ne suffit pas d'aimer ses enfants pour être un bon père, ni de vouloir leur bien pour le faire. Aimer, dirait Coluche, cela ne dispense pas d'être intelligent. Les Grecs le savaient, et mieux que nous peut-être. La *phronèsis* est comme une sagesse pratique : sagesse de l'action, pour l'action, dans l'action. Elle ne tient pas lieu de sagesse pourtant (de vraie sagesse : *sophia*), parce qu'il ne suffit pas non plus de bien agir pour bien vivre, ni d'être vertueux pour être heureux. Aristote a raison, ici, contre presque tous les Anciens^[11] : la vertu ne suffit pas plus au bonheur que le bonheur à la vertu. La prudence est pourtant nécessaire à l'un et à l'autre, et la sagesse même ne saurait s'en passer. Sagesse sans prudence, ce serait sagesse folle, et ce ne serait pas sagesse.

Epicure dit peut-être l'essentiel : la prudence, qui choisit (par « la comparaison et l'examen des avantages et des désavantages »)^[12] ceux des désirs qu'il convient de satisfaire, et par quels moyens, est « plus précieuse même que la philosophie », et c'est d'elle que « proviennent toutes les autres vertus »^[13]. Qu'importe le vrai, si l'on ne sait vivre ? Qu'importe la justice, si l'on est incapable d'agir justement ? Et pourquoi la voudrait-on, si elle devait ne rien apporter ? La prudence est comme un savoir-vivre réel (et non simplement apparent, comme la politesse), qui serait aussi un art de jouir : il nous arrive de refuser de nombreux plaisirs, explique Epicure, lorsqu'ils doivent entraîner un désagrément plus grand, ou de rechercher telle douleur, si elle permet d'en éviter de pires ou d'obtenir un plaisir plus vif ou plus durable^[14]. Ainsi est-ce toujours pour le plaisir que nous allons, par exemple, chez le dentiste ou au travail, mais pour un plaisir le plus souvent différé ou indirect (par l'évitement ou la suppression d'une douleur), que la prudence prévoit ou calcule. Vertu temporelle, toujours, et temporisatrice, parfois. C'est que la prudence tient compte de l'avenir, pour autant qu'il dépend de nous d'y faire face (en quoi elle relève non de l'espérance, mais de la volonté). Vertu présente, donc, comme toute vertu, mais prévisionnelle ou anticipatrice. L'homme prudent est attentif, non seulement à ce qui advient, mais à ce qui peut advenir : il est attentif, et il fait attention. *Prudentia*, remarquait Cicéron, vient de *providere*^[15], qui signifie aussi bien *prévoir* que *pourvoir*. Vertu de la durée, de l'avenir incertain, du moment favorable (le *kairos* des Grecs), vertu de patience et d'anticipation. On ne peut vivre

dans l'instant. On ne peut aller toujours au plaisir par le plus court chemin. Le réel impose sa loi, ses obstacles, ses détours. La prudence est l'art d'en tenir compte : c'est le désir lucide et raisonnable. Les romantiques feront la fine bouche, qui préfèrent leurs songes. Les hommes d'action savent au contraire qu'il n'est pas d'autre voie, fût-ce pour réaliser l'improbable ou l'exceptionnel. La prudence est ce qui sépare l'action de l'impulsion, le héros de la tête brûlée. Au fond c'est ce que Freud appellera le principe de réalité, ou du moins la vertu qui lui correspond : il s'agit de jouir le plus possible, de souffrir le moins possible, mais en tenant compte des contraintes et des incertitudes du réel, autrement dit (on retrouve la vertu intellectuelle d'Aristote) *intelligemment*. La prudence tient ainsi lieu, chez l'homme, de l'instinct, chez les bêtes — et, disait Cicéron, de la providence, chez les dieux^[16].

La *prudence* des Anciens (*phronèsis*, *prudentia*) va donc bien au-delà du simple évitement des dangers, à quoi la nôtre se réduit à peu près. Les deux sont pourtant liées, et celle-ci relèverait en effet, aux yeux d'Aristote ou d'Épicure, de celle-là. La prudence détermine ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut éviter. Or, le danger relève le plus souvent de cette dernière catégorie : de là la prudence, au sens moderne du terme (la prudence comme précaution). Il y a toutefois des risques qu'il faut savoir prendre, des dangers qu'il faut savoir affronter : de là la prudence, au sens ancien (la prudence comme « vertu du risque et de la décision »^[17]). La première, loin d'abolir la seconde, en dépend. La prudence n'est ni la peur ni la lâcheté. Sans le courage, elle ne serait que pusillanime, comme le courage, sans elle, ne serait que témérité ou folie.

On observera d'ailleurs que, même en son sens restreint et moderne, la prudence continue de conditionner la vertu. Seuls les vivants sont vertueux, ou peuvent l'être (les morts ne peuvent, au mieux, que l'avoir été) ; seuls les prudents sont vivants, ou le restent. Une imprudence absolue serait mortelle, toujours, dans de très courts délais. Que resterait-il de la vertu ? Et comment pourrait-elle advenir ? Je notais, à propos de la politesse, que l'enfant ne fait pas d'abord la différence entre ce qui est mal (la faute) et ce qui fait mal (la douleur, le danger). Aussi ne distingue-t-il pas la morale de la prudence, l'une et l'autre d'ailleurs soumises pour l'essentiel, et pendant longtemps, à la parole ou au pouvoir des parents. Mais nous avons grandi (grâce à la prudence de nos parents, puis à la nôtre) : cette distinction s'impose maintenant à nous, par quoi morale et prudence se constituent en se différenciant. Les confondre absolument, ce serait une faute ; mais les opposer toujours, c'en serait une autre. La prudence conseille, remarquait Kant, la morale commande^[18]. Nous avons donc besoin de l'une et de l'autre, solidairement. La prudence n'est une vertu qu'au service d'une fin estimable (elle ne serait autrement qu'habileté),

comme cette fin n'est complètement vertueuse que servie par des moyens adéquats (elle ne serait autrement que bons sentiments). Ce pourquoi, disait Aristote, « il n'est pas possible d'être homme de bien sans prudence, ni prudent sans vertu morale » [19]. La prudence ne suffit pas à la vertu (puisqu'elle ne délibère que sur les moyens, quand la vertu tient aussi à la considération des fins), mais aucune vertu ne saurait s'en passer. L'automobiliste imprudent n'est pas seulement dangereux ; il est aussi — par le peu de cas qu'il fait de la vie d'autrui — moralement condamnable. A l'inverse, qui ne voit que le *safer sex*, qui n'est qu'une sexualité prudente, peut être également (par l'attention qu'il manifeste, fût-on soi-même déjà malade, pour la santé de l'autre) une disposition morale ? Entre adultes consentants, la sexualité la plus libre n'est pas une faute. Mais l'imprudence en est une. En ces temps de sida, des comportements qui ne seraient en eux-mêmes aucunement condamnables peuvent ainsi le devenir, non par les plaisirs qu'ils procurent, qui sont innocents, mais par les risques qu'ils occasionnent ou font courir à autrui. Sexualité sans prudence c'est sexualité sans vertu, ou dont la vertu, en tout cas, est déficiente. Cela se retrouve dans tous les domaines. Le père imprudent, vis-à-vis de ses enfants, peut bien les aimer et vouloir leur bonheur. Quelque chose manque pourtant à sa vertu de père et, sans doute, à son amour. Qu'un drame arrive, qu'il aurait pu éviter, il saura bien que, sans en être absolument responsable, il n'en est pas non plus tout à fait innocent. D'abord ne pas nuire. D'abord protéger. C'est la prudence même, sans laquelle toute vertu serait impuissante ou néfaste.

J'ai dit déjà que la prudence n'interdit pas le risque, ni n'évite toujours le danger. Voyez l'alpiniste ou le marin : la prudence fait partie de leur métier. Quel risque ? Quel danger ? Dans quelles limites ? Dans quel but ? Le principe de plaisir en dispose, et c'est ce qu'on appelle le désir ou l'amour. Comment ? Par quels moyens ? Avec quelles précautions ? Le principe de réalité en décide, et — quand il décide *au mieux* — c'est ce qu'on appelle la prudence.

« La prudence, disait saint Augustin, est un amour qui choisit avec sagacité. » [20] Mais que choisit-il ? Non certes son objet, le désir y pourvoit, mais les moyens de l'atteindre ou de le protéger. Sagacité des mères et des amantes : sagesse de l'amour fou. Elles font ce qu'il faut, comme il faut, du moins ce qu'elles jugent tel (qui dit vertu intellectuelle dit risque d'erreur), et de ce souci l'humanité — la leur, la nôtre — est issue. L'amour les guide ; la prudence les éclaire.

Puisse-t-elle éclairer aussi l'humanité elle-même ! On a vu que la prudence tenait compte de l'avenir : c'est qu'il serait dangereux et immoral de l'oublier. La prudence est cette paradoxale *mémoire du futur*, ou pour mieux dire (puisque la mémoire, en tant que telle, n'est pas une vertu) cette paradoxale et nécessaire *fidélité à l'avenir*.

Les parents le savent, qui veulent préserver celui de leurs enfants — non pour l'écrire à leur place, mais pour leur laisser le droit, et si possible leur donner les moyens, de l'écrire eux-mêmes. L'humanité doit aussi le comprendre, si elle veut préserver les droits et les chances d'une humanité future^[21]. Davantage de pouvoir, davantage de responsabilités : la nôtre n'a jamais été aussi lourde, qui met enjeu non notre existence seulement ou celle de nos enfants, mais (du fait des progrès techniques et de leur redoutable portée) celle de l'humanité tout entière, et pour les siècles des siècles... L'écologie par exemple relève de la prudence, et c'est par quoi elle touche à la morale. On se tromperait en croyant la prudence dépassée : c'est la plus moderne de nos vertus, ou plutôt celle de nos vertus que la modernité rend la plus nécessaire.

Morale appliquée, disais-je, et aux deux sens du terme : c'est le contraire d'une morale abstraite ou théorique, mais le contraire aussi d'une morale négligente. Que cette dernière notion soit contradictoire dit assez combien la prudence est nécessaire, y compris pour protéger la morale du fanatisme (toujours imprudent à force d'enthousiasme), et d'elle-même.

Combien d'horreurs accomplies au nom du Bien ? Combien de crimes, au nom de la vertu ? C'était pécher contre la tolérance, presque toujours, mais aussi contre la prudence, le plus souvent. Méfions-nous de ces Savonarole, que le Bien aveugle. Trop attachés aux principes pour considérer les individus, trop sûrs de leurs intentions pour se soucier des conséquences...

Morale sans prudence, c'est morale vaine ou dangereuse. « *Coûte* », disait Spinoza : « Méfie-toi »^[22]. C'est la maxime de la prudence, et il faut se méfier aussi de la morale quand elle néglige ses limites ou ses incertitudes. La bonne volonté n'est pas une garantie, ni la bonne conscience, une excuse. Bref, la morale ne suffit pas à la vertu : il y faut aussi l'intelligence et la lucidité. C'est ce que l'humour rappelle, et que la prudence prescrit.

Il est imprudent de n'écouter que la morale, et il est immoral d'être imprudent.

[1] Avec le courage (ou force d'âme), la tempérance et la justice. Cette classification (où la prudence, en français, est parfois appelée *sagesse*) semble remonter au VI^e siècle avant J.-C. On la trouve à peu près chez Platon (voir par ex. *Rép.*, IV, 427 e et *Lois*, I, 631 c), et elle deviendra classique dans le stoïcisme (voir par ex. Diogène Laërce, VII, 126), puis plus tard (transmise surtout par Cicéron) dans la pensée chrétienne, spécialement chez saint Ambroise, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin. Voir à ce propos P. Aubenque, *La prudence chez Aristote*, PUF, 1963, p. 3536 ; G. Rodis-Lewis, *La morale stoïcienne*, PUF, 1970, p. 72 à 86 ; et saint Thomas, *Somme théologique*, I a II ae, quest. 61 (p. 371 et s. du tome 2 de l'édition de la Cerf, 1984, réimpr. 1993). Voir aussi Alain, *Propos* du 19 janvier 1935 (« Les quatre vertus », *Bibl. de la Pléiade*, *Propos*, I, p. 1245-1247), ainsi que la belle définition de la vertu (*Définitions*, dans *Les arts et les dieux*, *Bibl. de la Pléiade*, p. 1098).

- 2] Voir par ex. *Fondements de la métaphysique des mœurs*, II, p. 87 de la trad. Delbos-Philonenko (Vrin, 1980), *Critique de la raison pratique*, I, I, chap. 1, scolie 2, p. 37 de la trad. Picavet (PUF, 1971), *La religion dans les limites de la simple raison*, II, p. 8283 de la trad. Gibelin (Vrin, 1972), et *Doctrine de la vertu*, p. 101 et 132 de la trad. Philonenko (Vrin, 1968). Voir aussi P. Aubenque, *La prudence chez Kant*, *Revue de métaphysique et de morale*, 1975, p. 156-182.
- 3] Kant, *Sur un prétendu droit de mentir par humanité*, p. 67-73 de la trad. Guillermit (Vrin, 1980).
- 4] Voir Max Weber, *Le savant et le politique*, trad. franç., rééd. « 10-18 », 1963, p. 172 et s.
- 5] Aristote, *Ethique à Nicomaque*, VI, 5, 1140 a-b. Voir aussi l'étude magistrale de Pierre Aubenque, *La prudence chez Aristote*, Paris, PUF, 1963.
- 6] Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, la I a II ae, quest. 57, art. 5, et quest. 61, art. 2. Voir aussi II a II ae, quest. 47 à 56 (spécialement quest. 47, art. 5 à 8). Voir aussi E. Gilson, *Saint Thomas moraliste*, Vrin, 1974, p. 266 et s.
- 7] C'est en effet sur les moyens, non sur les fins, que nous délibérons : *Ethique à Nicomaque*, III, 5, 1112 b, 11-19. Voir aussi saint Thomas, *Somme théologique*, I a II ae, quest. 57, art. 5 : « Pour bien agir, il faut non seulement faire quelque chose, mais encore le faire comme il faut, c'est-à-dire qu'il faut agir d'après un choix bien réglé et non seulement par impulsion ou passion. Mais, comme le choix porte sur des moyens en vue d'une fin, sa rectitude exige deux choses : la fin qui est due, et des moyens adaptés à cette fin. (...) C'est pourquoi il est nécessaire qu'il y ait dans la raison une vertu intellectuelle qui lui donne assez de perfection pour bien se comporter à l'égard des moyens à prendre. Cette vertu est la prudence » (p. 352 du tome 2 de l'édition du Cerf).
- 8] Aristote, *op. cit.*, VI, 13, 1144 a 6-9 : « La vertu morale assure la rectitude du but que nous poursuivons, et la prudence celle des moyens pour parvenir à ce but » (trad. Tricot, Vrin, 1979, p. 308). Voir aussi X, 8, 1178 a 18 (p. 516) : « La rectitude des vertus morales dépend de la prudence ».
- 9] Voir par ex. le témoignage de Stobée, *Ecl.*, II, 59, 4, dans les *Stoicorum veterum fragmenta*, III, 262 (cité par P. Aubenque, *op. cit.*, p. 33 et n. 1). Voir aussi la communication de P. Aubenque sur La « phronésis » chez les stoïciens, *Actes du VII^e Congrès de l'Association Guillaume Budé*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 291-292.
- o] *Ethique à Nicomaque*, VI, 5 (spécialement p. 285 de la trad. Tricot). Quand nos sciences modernes s'attaquent au hasard, par exemple sous la forme du calcul des probabilités, c'est pour y chercher du nécessaire. Or cela (qui donne encore raison à Aristote) ne vaut qu'au niveau des grands nombres, quand tout choix et toute action doivent s'affronter au singulier.
- 1] Voir P. Aubenque, *op. cit.*, p. 78.
- 2] Epicure, *Lettre à Ménécée*, 130 (trad. M. Conche).
- 3] *Ibid.*, 132. Voir aussi les *Maximes capitales* V à X, ainsi que la *Sentence vaticane* 71.
- 4] *Lettre à Ménécée*, 129.
- 5] *Des lois*, XXIII (p. 149 de la trad. Appuhn, rééd. G.-F., 1965).
- 6] Voir Cicéron, *République*, VI, 1, *De la nature des dieux*, II, 22, 58, et *Des lois*, I, 23. Voir aussi P. Aubenque, *op. cit.*, p. 95.
- 7] P. Aubenque, *op. cit.*, p. 137.
- 8] *Critique de la raison pratique*, Analytique, chap. I, p. 37 de la trad. Picavet.

- 9] *Ethique à Nicomaque*, VI, 13, 1144 b 31 (trad. Tricot, p. 313).
- o] Cité par J.-L. Bruguès OP, *Dictionnaire de morale catholique*, éd. CLD, Chambray-lès-Tours, 1991, art. « Prudence » (p. 346). L'auteur n'indique pas la référence. Il peut s'agir d'une traduction approximative du *De moribus catholicae Ecclesiae*, II, 1, § XV-25 : « *Prudentia, amor ea quibus adjuvatur ab eis quibus impeditur, sagaciter seligens* » (« la prudence est l'amour qui sépare avec sagacité ce qui lui est utile de ce qui lui est nuisible », trad. B. Roland-Gosselin, Desclée, 1936, p. 62-63).
- 1] Voir Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, trad. franç., Editions du Cerf, 1990. Voir aussi J.-M. Besnier, *L'humanisme déchiré*, Descartes & Cie, 1993, p. 111 à 121. Remarquons en passant que J.-M. Besnier a évidemment tort (p. 111) de s'opposer, sur ce point, à Hans Jonas. Qu'il n'y ait d'éthique que présente, cela n'empêche pas que toute éthique doive, comme l'exige la prudence, se préoccuper de l'avenir — y compris (surtout aujourd'hui, en raison de la puissance sans précédents de nos techniques) de celui des générations futures. Seuls les vivants peuvent avoir des devoirs ; mais ils en ont aussi, c'est ce que montre le livre de Jonas, vis-à-vis de ceux qui ne vivent pas encore : vis-à-vis de l'humanité à venir, dont nous ne saurions sans culpabilité compromettre l'existence. Pour ce qui me concerne, je n'ai bien sûr jamais pensé que nous devions, ni même que nous pouvions, nous dispenser de tout rapport à l'avenir. J'ai même écrit bien souvent et bien clairement le contraire (voir par ex. *Le mythe d'Icare*, p. 149-150 ; *Vivre*, p. 214-224 ; *Une éducation philosophique*, p. 350-352 ; *L'amour la solitude*, p. 26 ; *Valeur et vérité*, p. 145-146 et 158-160...). Ce que j'ai voulu montrer, contre les séductions de l'espérance et les dangers de l'utopie, c'est simplement que le rapport à l'avenir ne pouvait être politiquement et moralement responsable que dans la mesure où il concernait l'avenir *en tant qu'il dépend de nous* : que dans la mesure, donc, où il était un rapport non d'espérance mais de volonté. Telle est la prudence : volonté actuelle (comme toute volonté) de préparer ou de préserver l'avenir — le sien, autant qu'on peut, et celui des autres, autant qu'on doit.
- 2] Telle était la devise inscrite sur son cachet.